

—Mes amies, mes pauvres chères amies, je pars, je vous quitte pour toujours, pour toujours, sanglotait-elle.

—Qu'est-ce ?  
—Qu'arrive-t-il ?  
—On vous marie ?  
—Que vous êtes heureuse !

Et les paroles ne tarissaient pas. Fernande pleurait toujours.

—J'étais si bien ici, soupirait-elle.  
—Vous voulez rire, chère ! belle jouissance d'être enfermées à notre âge, alors que d'autres s'amuse, dansent, n'ont à s'occuper que de la toilette qu'elles mettront pour le bal. A votre place, je sauterai de joie.

—Et moi aussi !  
—Et moi aussi !  
—Alors, Fernande, du courage, nous nous retrouverons dans le monde. En attendant, venez nous voir souvent, et nous raconter les merveilles qui vous auront frappées.  
—Irez-vous à la cour ? reprenait une autre.  
—Voulez-vous vous taire ! Fernande chez les Bonaparte. Est-ce possible ?

Fernande ne répondait guère.  
L'heure du travail sonna, et vint interrompre ces commentaires. La jeune fille embrassa ses amies, et se dirigea à pas lents vers le parloir où son père l'attendait.

—Moi enfant, lui avait dit la supérieure avant de la reconduire à son père, vous quittez cette maison ; je ne sais ce qui se prépare pour vous hors de ses murs, Dieu veuille que ce ne soient pas des épreuves trop fortes pour votre jeunesse. Vous saurez lutter, j'en suis sûre. Je suis sûre aussi que le sacrifice ne vous épouvantera pas. Oh ! je vous connais bien ! Allez. Chère enfant, je ne fais que vous parler ainsi ? Je ne saurais l'expliquer. Il me semble que la souffrance est là, et que la route que vous allez parcourir sera douloureuse. Ne pleurez pas ma fille, laissez-moi vous bénir, et si jamais vous vous sentez accablée, revenez, vous trouverez mon affection et mes conseils.

En route, son père lui fit connaître ses projets de départ, projets qui l'avaient forcé, disait-il, à la retirer aussi précipitamment des Oiseaux, et qu'il avait révélés à la supérieure.

## IV

## LE LEGS DE LA DUCHESSE

Lorsque Fernande pénétra dans l'hôtel de sa famille, elle fut surprise de ne pas voir sa mère, et de l'air de contrainte qu'elle crut lire sur toutes les physionomies. Emue, presque inquiète, elle ouvrit la porte du salon ; il était désert ; elle courut à la chambre de la duchesse et ne put reténir un cri en apercevant sa mère étendue sur son lit, pâle et sans mouvement.

—Qu'y a-t-il ? demandait tranquillement le duc, de la pièce voisine.

—Morte ! ma mère est morte ! s'écria Fernande en se précipitant sur la duchesse.

A cette plainte déchirante, le duc accourut et s'arrêta immobile, pétrifié.

—Que se passe-t-il ? interrogea-t-il d'une voix étranglée.

—Mon père, je comprends tout maintenant, sanglotait Fernande. Pourquoi ne pas le révéler ; pourquoi me cacher le véritable but de ma sortie, m'avoir privée de son dernier baiser !... Mon Dieu, faites un miracle ! mon Dieu, rendez-moi ma mère ! épargnez-la, épargnez-moi ! que ferai-je sans elle ?

Et mille autres touchantes supplications que la jeune fille entrecoupait de caresses.

Dieu voulut-il faire le miracle ? La duchesse se réchauffa-t-elle à ces chaudes étreintes ? Le fait est que, peu à peu, son corps perdit de sa rigidité, que ses bras se nouèrent lentement autour du cou de sa fille et que ses lèvres murmuraient quelques mots que nul ne put saisir.

Alors seulement le duc revint de sa stupeur et songea à interroger la femme de chambre. Celle-ci ne savait rien, sinon, qu'après la visite d'un inconnu, la duchesse s'était trouvée mal, et que, depuis une heure, tous les soins avaient été infructueux pour la rappeler à la vie.

Le médecin, mandé à la hâte, arriva sur ces entrefaites. Il s'approcha de la malade, et, après un rapide examen, sortit de la chambre en faisant signe au duc de le suivre. A peine furent-ils seuls que le praticien, se tournant vers le duc, lui dit :

—Monsieur le duc, si madame la duchesse a quelques dispositions à prendre, elle doit se hâter.

—Se hâter ! et pourquoi, docteur ?

—Je vous dois la vérité ; votre femme est très mal.

—Ce n'est pas possible !

—Aussi mal que l'on puisse être.

—Vous vous trompez, docteur. Voyez de nouveau, je vous en prie.

—A quoi bon !

—Vous la condamnez, elle que j'ai laissée ce matin en parfaite santé ! non ! non ! ce n'est qu'une syncope, une crise passagère... sa douleur de cœur...

—Je ne me trompe pas, scanda l'homme de la science. La duchesse vient d'éprouver une secousse violente qui a brisé en elle tous les ressorts vitaux. Dans deux heures, votre fille sera orpheline. Evitez-lui le spectacle de cette agonie.

La porte s'était ouverte sans bruit, et Fernande, blanche et pâle, était là, clouée au sol comme la statue de la désolation. Aux derniers mots du docteur, elle s'élança vers lui et, l'enveloppant de son regard, et lui serrant les bras avec une sauvage énergie :

—Est-ce bien vrai, docteur, ce que vous dites-

là ? demanda-t-elle d'une voix vibrante. Ma mère va mourir !

—Oui, mademoiselle, balbutia le médecin.

—Alors ma place est auprès d'elle.

Le docteur lut une si grande fermeté dans son accent, qu'il s'inclina devant la jeune fille et murmura :

—Allez, mademoiselle.

—Et vous n'essayez rien pour la sauver ? insista-t-elle.

—C'est inutile.

Ces deux mots sonnèrent comme un glas aux oreilles de la pauvre enfant.

Le duc, dans un fauteuil, s'arrachait les cheveux.

—Courage, mon père ! Venez, que ma mère ne se doute de rien.

Et, saluant le docteur, elle entraîna son père dans la chambre de la duchesse. Celle-ci s'était fait asseoir sur son lit ; elle était calme, presque souriante. Elle fit signe à son mari et à sa fille d'approcher ; congédia du geste les domestiques, et, après avoir longuement embrassé Fernande et serré la main du duc, elle leur dit d'un ton tremblant et faible :

—Mes amis, je sens que le terme approche et que je vais vous quitter. Pardonnez-moi si je n'ai pas été assez forte à l'heure où le malheur tombe sur nous... Hugues, mon pauvre ami, vous êtes ruiné. J'aurais voulu pouvoir vous le taire ; impossible ! Ne vous désolerez pas, notre Fernande saura mieux que moi être à la hauteur de sa tâche. Fernande, je vous lègue votre père. Et vous, mon ami, souvenez-vous que vous avez une fille à protéger. Elle n'a plus rien que vous... Plus rien...  
—N'est-ce pas assez, ma mère ?

Chère enfant !... aime ton père, et, quel qu'on dise, vénère-le. Il a toujours été trompé. Tu vois en lui la victime de beaucoup d'intrigants, le martyr de l'intelligence. Sois fière de lui, ma fille, et ne t'épouvante pas de la pauvreté qui t'attend... Je t'ai déshéritée, ma Fernande.

—Alix ! exclama le duc, je ne souffrirai pas...

—Les moments sont précieux, mon ami, laissez-moi parler puisque je le peux encore.

Oui, j'ai déshérité Fernande, et ce que j'ai fait, elle l'aurait fait comme moi.

—Et pourquoi ? interrogea le duc.

—Parce que je n'ai pas voulu que la signature du duc de Valdepine fut déshonorée.

—Je ne l'avais pas en dehors !... à moins... ce serait infâme !

—Oui, oui, ami ! c'est infâme ! L'homme à qui vous avez tendu la main, que vous avez secouru dans l'infortune, cet homme s'est enfui après avoir mis en circulation les billets que vous avez souscrits pour lui.

—J'ai des contre-lettres.

—Qu'importe ! c'est vous qui êtes le souscripteur, c'est vous qui l'on attaque. Ne vous tourmentez pas ; tout est réglé. Les créanciers sont intégralement payés, seulement, cet hôtel si fortement grevé déjà, va être mis en vente judiciaire, à moins que vous n'acceptiez les 375,000 francs qu'en offre un acquéreur inconnu. Ce serait le parti le plus sage. Tout liquide, il restera à Fernande environ 25,000 francs. C'est peu, sans doute, ce n'est rien, mais le travail ne déshonore pas, et ma fille a du courage. N'est-ce pas, mon enfant ? Dis-moi que tu me pardonnes d'avoir disposé sans toi de ce que je possédais, de t'avoir faite pauvre.

—Ma mère, je vous admire.

—Chère petite ! Je frissonne à ce mot : pauvre !... toi, pauvre !...  
—Duchesse, votre sacrifice est inutile, et je ne l'accepte pas. Il y aurait lâcheté de ma part...

—Point de révolte, mon ami. J'ai été bien imprévoyante, bien coupable...

—C'est vous qui vous accusez ! Fernande ! Fernande !... Je suis un misérable, maudis-moi.

—Mon père !

—Moi, ton père ! Et qu'ai-je fait pour toi, pour ta mère ? Rien ! Rien ! J'ai gaspillé ma fortune et ma vie, et mes folies te coûtent ta mère... Tu le vois bien, je suis un monstre ! Détourne-toi de moi ; chasse-moi de ta présence ; traîne-moi devant les tribunaux ! J'ai volé sa confiance, son patrimoine, son bonheur.

—Mon père, calmez-vous, de grâce !

—Mon ami, écoutez-moi, murmurait la mourante. Je n'ai été qu'une mère aveugle, une femme nulle, incapable. Aujourd'hui, et c'est trop tard, je comprends le rôle de la femme dans la famille. Il y a dix ans, je pouvais tout sauver ; c'est ma faiblesse qui a tout perdu. Que mon erreur te soit une leçon, Fernande. Que vas-tu devenir ? que va devenir ton père ! J'ai peur pour toi, pour vous deux... Seigneur, ne les abandonnez pas ! Pitié pour l'orpheline ! Prenez mon inutile vie, mon Dieu, et donnez-leur en échange la tranquillité, sinon la joie... Ma fille, ma Fernande aimée, on m'a toujours dit que le monde est pervers. Je n'en ai connu que les sourires et n'ai jamais voulu croire à la perdition et à la méchanceté. Si tu allais y souffrir ! Qui sait ce qu'entraîne la pauvreté !... Garde-toi, mon enfant. Mon ami, garde bien cette chère âme. Elle est blanche et pure, oh ! que rien ne vienne la ternir !... Ne pleure pas, chère mienne, je n'aurais pas le courage de mourir, de renoncer à toi, et pourtant, je n'en peux plus... j'étouffe... Soutiens-moi, Fernande... Bien ! je suis mieux ainsi... Hugues, faites prévenir mon confesseur... qu'il se hâte !... Seigneur, ayez pitié de votre servante !... Fernande, prie avec moi. Tu es un ange, toi, et Dieu écoute ses anges... Fernande... j'ai froid... réchauffe-moi sous tes caresses... que va devenir ton malheureux père... Ecarte de son passage ceux qui l'ont dévoré jusqu'à ce jour... Pauvre ! Pauvre ! quelle solitude va

se faire autour de vous... Comment supporterez-vous ce fardeau, si nouveau pour vous : la pauvreté !... Mon Dieu, écartez de mes lèvres le murmure ! que je vide le calice jusqu'à la lie ; qu'il n'y reste pas une goutte de fiel pour ces chers êtres que j'abandonne !... Mon Dieu, venez à mon aide ! Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir !... Ils tardent bien à venir...  
Elle pâlisait visiblement. Sa fille retenait son souffle ; elle ne pleurait plus, mais son œil avait une fixité étrange. On aurait dit que, par cette puissance de concentration, elle espérait arrêter le souffle de la mourante. Le prêtre parut.

Qui ne connaît cette cérémonie touchante de la dernière heure !... Après sa confession, la duchesse appela de nouveau son mari et sa fille ; elle ne parlait qu'avec difficulté ; sa respiration devenait entrecoupée, haletante. Elle remit à Fernande une petite croix d'or enrichie de pierres en murmurant :

—La croix, chère enfant, voilà ton héritage. Conserve celle-ci, c'est une relique de famille. Voilà deux cents ans qu'elle existe. Sur elle se sont posés les derniers regards de chacun de mes miens. Conserve aussi cet anneau ; c'est celui de mes fiançailles... Adieu, mon enfant... Mon Dieu, bénissez-la comme le la bénis... Hugues et toi, ma bien-aimée, venez plus près, plus près encore que je vous voie, que je vous sente...  
Le silence était si profond, qu'on devinait ces mots plutôt qu'on ne les entendait. La respiration de la malade était devenue sifflante : son œil vitreux ; une écume rosée colorait ses lèvres ; sa main étreignait doucement celle de son mari et de sa fille. Elle poussa un profond soupir, bégaya les noms du duc et de Fernande, et son souffle expira sur la croix que sa fille lui faisait baiser.

La duchesse n'existait plus.  
L'orpheline et le duc étaient tombés à genoux devant la couche funèbre. Leur muette douleur avait l'éloquence du désespoir. Quand ils se relevèrent, le prêtre avait clos les yeux de la morte, et il récitait lentement l'hymne des trépassés.

(La suite au prochain numéro.)

**Un conseil.**—Conservation du beurre : M. Vandervorde, correspondant d'une industrie laitière, communique à un journal de Londres la recette suivante au moyen de laquelle il assure depuis quinze ans la conservation de son beurre : "Après avoir pétri le beurre et l'avoir lavé dans de l'eau fraîche, on le sale avec du gros sel bien pur à raison d'un peu plus d'une once par deux livres de beurre, et deux tiers d'once de sucre blanc pulvérisé bien fin ; on met les morceaux de deux livres de beurre superposés les uns au dessus des autres pour les pétrir ensemble et les mettre dans des vaisseaux très bien nettoyés et lavés avec une solution de cinq pintes d'eau pure, une livre de sel, un peu plus de trois onces de salpêtre et sept onces de sucre. Le beurre doit être fortement entassé et le dessus couvert avec de la saumure qu'on renouvellera de temps en temps. Le beurre ainsi conservé dans une cave très propre, conserve tout son arôme et sa matière grasse pendant un temps indéterminé. A ceux qui expédient leur beurre en tinettes, je conseillerais de les laver avec la solution indiquée plus haut."

(La suite au prochain numéro.)

**Mères ! Mères !! Mères !!!**

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de pommou ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

UNE HISTOIRE DE SORCIER EN BELGIQUE

Il y avait à Havay, près de Mons, un paysan habitant une maison assez humide. Cette humidité avait été cause qu'il avait perdu, en quelques semaines, un enfant et une vache. Lui-même et sa femme ne se sentaient pas très bien portants. L'idée leur vint qu'il y avait quelque sortilège là-dessous, et le mari, pour tirer la chose au clair, prit le parti d'aller consulter le devin. Presque tous les villages de cette contrée ont un devin.

Celui-ci n'y alla pas de main-morte dans sa consultation. Elle fut courte, mais énergique.

—Rentrez chez vous, dit-il au paysan, et demain matin brûlez la première personne qui entrera chez vous. C'est elle qui est la cause de tout le mal. Je vais faire en sorte que Dieu vous l'envoie.

Le paysan rentre chez lui, prépare un bûcher dans la plus grande chambre de sa maison, et se couche en attendant la personne "cause de tout le mal."

Le lendemain, au petit jour, arriva une voisine, brave et excellente femme, qui rendait au paysan et à son ménage toutes sortes de petits services. Elle avait notamment soigné avec un dévouement maternel leur enfant pendant sa dernière maladie, et c'est elle qui l'avait enseveli.

—Ah ! c'est vous, dit le paysan en l'apercevant, j'aurais dû m'en douter.

Et, sans plus s'émouvoir, tandis que sa femme ferme la porte à double tour, il empoigne la malheureuse voisine et la tient couchée de force sur le bûcher auquel sa femme avait mis le feu.

On devine les cris, les souffrances de l'infortunée victime de cette superstition farouche et stupide. Plus elle criait, plus elle demandait grâce, plus le bourreau mettait d'acharnement à la maintenir sur ce brasier.

Enfin, une inspiration vint à la pauvre femme.

—Vous ne me laisserez pas mourir, du moins sans confession, dit-elle.

—C'est juste, fait le paysan.

Et, s'adressant à sa femme :

—Va, dit-il, chercher le curé.

Le curé, heureusement, demeurait à deux pas. Sans comprendre, mais devant une chose épouvantable, il s'empressa d'accourir et put délivrer à temps la victime qui, heureusement, n'a pas succombé à ses horribles blessures.

Devant le tribunal de Mons, ces deux brutes ont bénéficié de la déclaration du médecin légiste, lequel a déclaré "qu'ils avaient juste assez de cerveaux pour n'être point absolument des bêtes." Ils en ont été quittes, le mari pour deux mois de prison, la femme pour quarante jours, et le couple à 300 francs de dommages-intérêts envers la victime qui s'était portée partie civile.

Voilà trois cents francs durement gagnés !

Un voyageur venu récemment des Etats-Unis de Colombie, fait une peinture désolante de la dévastation causée en ce pays par les sauterelles. Lors de son passage à Cathagena, le fléau n'y avait pas encore apparu, mais on redoutait son invasion prochaine.

En se rendant à Barranquilla, le narrateur a vu de tous côtés des champs aussi nus que s'ils venaient d'être le théâtre d'un incendie qui eût tout dévoré. Le bois autrefois magnifique de cocotiers présentait l'aspect d'un assemblage immense de mâts et de poteaux télégraphiques. Nulle part aucune trace de verdure. Des myriades de sauterelles remplissaient l'air et recouvraient la terre.

En une circonstance, il s'en est abattu une nuée sur les voyageurs du train, et pendant que ceux-ci se débarrassaient au plus vite de ces voraces insectes, ils cherchaient à leur mordre les doigts.

La récolte du blé a été détruite presque partout, et de très importantes commandes de farine ont dû être faites à New-York.